Document généré le 14/11/2026 00:25

**Histoire Québec**

# La Nouvelle-Acadie, mosaïque acadienne en terre lanaudoise

Alexandre Riopel

Volume 20, numéro 1, 2014

Réflexion en provenance de LANAUDIÈRE : les Québécois sont-ils des Acadiens ?

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71741ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Riopel, A. (2014). La Nouvelle-Acadie, mosaïque acadienne en terre lanaudoise. *Histoire Québec*, *20*(1), 29–34.

Tous droits réservés © Les Éditions Histoire Québec, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# La Nouvelle-Acadie, mosaïque acadienne en terre lanaudoise

par Alexandre Riopel, bachelier en histoire et en enseignement de l'univers social

*Alexandre Riopel est bachelier en histoire ainsi qu'en enseignement de l'univers social. S'intéressant à la relation de l'homme à l'objet, il est spécialisé en culture matérielle. Son champ d'action est large, passant de l'archivistique au multimédia.*

*Souhaitant mettre en valeur les archives iconographiques de la Nouvelle-Acadie, il est l'auteur de* Saint-Alexis, Montcalm, 1852-2002, de la MRC Montcalm, terre fertile en histoire, 1873-1964, *ainsi que de* Pour rendre le monde meilleur, la Caisse populaire Desjardins de la Nouvelle-Acadie, 1919-2005.

*C'est lors d'un dîner avec une délégation de la Louisiane qu'il guide dans le cadre du Festival acadien de la Nouvelle-Acadie qu'il propose à Warren Perrin de produire un livre issu d'une collaboration internationale afin de retracer le parcours des Acadiens depuis leur déportation.* L'Acadie, d'hier à aujourd'hui, une histoire populaire, *dans lequel il rédigera un article, sera lancé au mois d'août 2014, pendant le Congrès mondial acadien.*

Il y a près de quatre ans que le Grand Dérangement a cours lorsqu'à partir de 1760[1] un premier groupe d'Acadiens s'installe progressivement sur les berges de la rivière L'Assomption, à Saint-Pierre-du-Portage-de-l'Assomption. Il est entre autres formé de réfugiés issus des paroisses de Beaubassin et Menoudy, dans l'actuelle Nouvelle-Écosse. Un groupuscule se distingue au sein même de ce premier noyau d'émigrants. En effet, certains d'entre eux ont pris part au détournement du vaisseau Le Pembroke qui, en partance de Port-Royal, devait mener les 232 personnes à son bord vers la Caroline du Nord. Fuyant les Anglais, ces nouveaux venus ont pour la plupart transité par Québec. Les risques d'être capturés par les Anglais, jumelés à l'épidémie de variole ainsi qu'à la famine qui affectent les gens à l'hiver 1757-1758 poussent plusieurs d'entre eux à poursuivre leur route. C'est finalement 16 familles et 11 individus, soit 84 personnes, qui s'établissent au Portage. Leur migration est généralement le résultat d'itinéraire individuel.

**Conditions favorables à l'arrivée des Acadiens au Québec**

La signature du traité de Paris en 1763 marque la fin de la Guerre de Sept Ans. Dès lors, les Acadiens sont autorisés à quitter les colonies américaines. Plusieurs choisissent de s'établir dans la Province de Québec. En échange d'un serment d'allégeance à la Couronne britannique, ils pourront vivre en français et pratiquer leur religion. C'est dans cette optique qu'à partir de 1765 le gouverneur Murray offre des terres à tous les immigrants qui souhaitent peupler la colonie et ainsi contribuer à la relance de l'économie. Enfin, en septembre 1766, une proclamation royale destinée aux seigneurs, recommande qu'ils « s'accommodent avec ces Acadiens pour établir leurs terres non concédées de leurs seigneuries. N.B. Il est ordonné de leur distribuer des provisions pour un mois, hors des Magasins du Roi, pour les soutenir jusques à ce qu'ils puissent se pourvoir […] »[2]. Les Sulpiciens entendent l'appel. Un plan de colonisation est mis en branle.

Propriétaires de la seigneurie de Saint-Sulpice, au sein de laquelle se trouve Saint-Pierre-du-Portage, les Sulpiciens mandatent aussitôt un arpenteur au Ruisseau Saint-Georges, puis, dès 1769, au Ruisseau Vacher. Les bases de la future paroisse de Saint-Jacques sont jetées. Plusieurs messieurs de Saint-Sulpice ont été missionnaires dans la région du Bassin des Mines (Grand-Pré, Pisiguit, Cobéquid, etc.) puis de Port-Royal avant que la déportation n'ait lieu. Cela peut expliquer la sympathie qu'ils ont envers les exilés. Des sept principales « cadies » du Québec, la région de Lanaudière semble être la seule à recevoir un encadrement et un soutien aussi

*Le village de Saint-Liguori. Au premier plan, le moulin des Sulpiciens, alors propriété de la famille Richard.*
*(Crédits : Pierre-Fortunat Pinsonneault, ca 1900, coll. de l'auteur)*

attentionné de la part d'une organisation religieuse. C'est ainsi que les Sulpiciens octroient des terres fertiles aux exilés et leur attitrent un curé. En pleine disette, chaque famille reçoit d'importantes provisions alimentaires et des instruments aratoires.

**Seconde phase de colonisation acadienne**

Un réel mouvement migratoire d'origine acadienne a ainsi cours dans la région de Saint-Pierre-du-Portage (L'Assomption), et ce, à partir de 1766. Il marque la seconde phase de colonisation acadienne dans le secteur. Il est le résultat de représentations faites auprès des gouverneurs de Boston et de Québec par des Acadiens postés en Nouvelle-Angleterre. Ces derniers souhaitaient s'établir au Québec. C'est ainsi que, partant du Massachusetts ou du Connecticut, quelque 890 Acadiens sont transportés par voie maritime jusqu'à Québec à compter de septembre 1766. Malgré le fait qu'il a une lourde tâche pastorale, le curé du Portage, Jacques Degeay, se rend à Québec pour les accueillir. Il prend sous son aile une douzaine de familles, soit 80 personnes. Plusieurs d'entre elles sont associées à la famille Landry.

Pour ces cellules familiales et celles qui suivront, la décision de migrer, de même que le choix du lieu d'établissement, semble être le fruit d'une initiative collective. Encouragé par un réseau de communication efficace, un chemin de migration est constitué. Acteurs de premier plan, les Sulpiciens leur fournissent un espace géographique où ils peuvent reconstituer une communauté agricole prospère. Leur identité acadienne est ainsi préservée.

Le supérieur des Sulpiciens de Montréal et vicaire général, Étienne de Montgolfier, est présent lors de leur arrivée à Saint-Pierre-du-Portage. Lui et M^gr^ Briand feront en sorte qu'un grand nombre d'Acadiens demeurent dans la seigneurie. Ces nouveaux venus sont logés dans les bâtiments des Sulpiciens ainsi que chez les familles acadiennes préalablement installées. Les entrepôts des marchands Antoine Laroque et Germain Leroux sont transformés en abris de fortune. L'hiver passé, ces colons s'installent progressivement le long des rivières L'Achigan et Saint-Esprit; à proximité du fleuve, à Saint-Sulpice et Repentigny, mais surtout sur le territoire de la future paroisse de Saint-Jacques.

**Arrivée d'un troisième groupe; l'importance des réseaux migratoires familiaux**

C'est ainsi qu'en 1767-68 quelques Acadiens logés temporairement au Portage migrent à une quinzaine de kilomètres au Nord afin d'entreprendre le défrichement des chemins, puis de leur concession. Le temps presse, car stimulé par la présence de réseaux migratoires familiaux, un troisième groupe d'Acadiens vient d'arriver. De loin le plus important, celui-ci est composé d'environ 41 familles, ce qui totalise 223 personnes[3]. Elles qui proviennent majoritairement du Massachusetts (Boston, Salem, Waltham) ainsi que du Connecticut (Pomfret Center, Norwick, New London). L'année suivante, 7 autres familles et 6 individus s'ajoutent[4]. Tout comme leurs prédécesseurs, ces 51 déportés sont généralement pauvres. Les malades sont nombreux. Jugeant que leurs conditions de vie sont déplorables, le curé Degeay intervient auprès du gouverneur Carleton en 1768 afin de solliciter son soutien[5]. Tout laisse croire que c'est en 1769 que les premières maisons sont élevées au Ruisseau Saint-Georges. L'ouverture d'un moulin à scie sur le Ruisseau Vacher, au printemps 1770, facilite la construction dans le secteur.

La venue d'Acadiens ne s'arrête pas là. Le curé Degeay étant affaibli par la maladie, un nouvel acteur entre en jeu afin de lui prêter main-forte. Nouvellement ordonné, il semble que Jean-Baptiste Bro est envoyé en Nouvelle-Angleterre à l'automne 1773[6]. Il a pour mission de convaincre ses compatriotes de venir s'établir dans la seigneurie de Saint-Sulpice. Originaire de Rivière-aux-Canards, il aurait été présent dans l'église de Grand-Pré lorsque l'ordre de déportation a été décrété. L'abbé Bro reviendra de cette mission accompagné de plusieurs familles. Il succède au curé Degeay en novembre 1774. C'est au cours de la même année que la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie est officiellement fondée. Son nom est choisi en la mémoire du curé Jacques Degeay, qui s'est dévoué à la cause acadienne. À partir de 1832, elle sera nommée Saint-Jacques-de-l'Achigan, puis Saint-Jacques dès 1912.

Il est intéressant de constater qu'une municipalité de la Louisiane porte le même nom. Les similitudes historiques qui les unissent sont nombreuses. D'un point de vue géographique, elle est voisine de la paroisse de l'Assomption et se trouve non loin de Sainte-Marie et Terrebonne. De plus, la région des Attakapas d'où elle est issue est nommée Nouvelle-Acadie.

**Profil des migrants de la Nouvelle-Acadie**

Les Acadiens sont environ 603 à s'établir à L'Assomption et à Saint-Jacques entre 1760 et 1784, pour un total de 117 familles et 24 individus[7]. Fait marquant, plus de la moitié d'entre eux, soit 354, s'installent entre 1766 et 1768. À eux seuls, ils augmentent du tiers la population de Saint-Pierre-du-Portage. Unis par l'origine, la provenance, la foi, l'expérience et l'attachement à la famille, 82 % des Acadiens recensés à l'Assomption et Saint-Jacques (526 personnes; 102 familles et 23 individus) s'installent de manière permanente en Nouvelle-Acadie[8]. La vitalité démographique de cette communauté est impressionnante; 66 % des nouveaux arrivants sont des enfants ou de jeunes célibataires[9]. Contrairement à ce qui a été décrit dans plusieurs monographies, les séparations de membres de familles

nucléaires semblent avoir été exceptionnelles, du moins se sont-ils retrouvés.

Une dizaine de familles acadiennes, venant entre autres de Château-Richer, de Carleton et des États-Unis, renforceront cette unité au tournant du 19e siècle. Au cours du siècle qui suivra, à la suite de migrations interrégionales, les descendants de certains de ces mêmes ancêtres influenceront de manière substantielle les groupes génétiques des régions québécoises du Témiscamingue (Béarn) et de l'Outaouais (Masham). D'autres se retrouveront en Ontario (Sturgeon Falls, Embrun) ainsi qu'en Nouvelle-Angleterre. Dans le nord de la région de Lanaudière, ils participeront au cours du 19e siècle à la colonisation de Sainte-Julienne, Rawdon, Chertsey[10], Saint-Gabriel-de-Brandon, Saint-Donat, Saint-Côme et surtout, Saint-Alphonse-Rodriguez. C'est en ce lieu qu'a grandi la mère de l'auteure Gabrielle Roy, Mélina Landry. D'autres familles se dirigeront vers la région de Berthier. Pour l'ensemble de la région de Lanaudière, l'anthropologue Sylvain Gaudet a recensé 59 patronymes acadiens.

Aujourd'hui, l'analyse des généalogies ascendantes révèle que les fondateurs d'origine acadienne représentent 18 % des ancêtres des Québécois[11]. Sept régions ont été le lieu d'épanouissement de la majeure partie des 1 459 mariages acadiens, soit les Îles-de-la-Madeleine (17,6 %), la Gaspésie (13 %), la Côte-du-Sud (12,5 %), Lanaudière (11,5 %), les Bois-Francs (10,8 %), le Richelieu (7,3 %) et la Mauricie (7,3 %). Ces cadies ont été le lieu de rassemblement de près de 80 % des Acadiens pionniers du Québec. Dans la région de Lanaudière, 73 % de la population a au moins un ancêtre acadien[12].

À elle seule, la paroisse de L'Assomption a été le lieu d'union de 82 couples, tandis qu'à Saint-Jacques ils ont été 66. Elles se joignent à Havre-Aubert (183), Bécancour (84) et Carleton (77) à titre de paroisses où ont été célébrés le plus grand nombre de mariages entre fondateurs acadiens[13].

**Affaires sociales et économiques au temps des moulins**

D'un point de vue économique, l'agriculture demeure la principale source de revenus des ménages au tournant du 19e siècle. Les moulins à scie et à farine sont au cœur du système seigneurial. Ils sont des lieux d'échanges d'une grande importance. Le meunier est reconnu pour sa rigueur et ses qualités de gestionnaire. Plusieurs Acadiens sont spécialisés dans le domaine. Rien qu'au Bassin des Mines (région de Grand-Pré), il s'y trouve, en 1755, 12 moulins destinés à la mouture du grain et au sciage du bois[14]. Les Acadiens Joseph Dugas et Pierre Leblanc sont les hommes de confiance des Sulpiciens. Maître-meunier né à Port-Royal, le premier s'occupe du moulin à farine de L'Achigan. D'importance régionale, ce bâtiment rapporte des revenus considérables au Séminaire de Saint-Sulpice. Parallèlement, son frère Claude est responsable du moulin d'en bas. À la mort de Joseph en 1788, le fils de Claude, qui se nomme également Joseph, vient prêter main-forte à son père. De son côté, Pierre Leblanc exploite le moulin à bois situé tout près. Au tournant du 19e siècle, c'est au tour de Basile Leblanc, le père de Pierre, se joint au duo pour s'occuper du second moulin à farine de la paroisse.

Le développement de la seigneurie de Saint-Sulpice est un succès. En 1815, l'arpenteur général du Bas-Canada, Joseph Bouchette, affirme que : « Plus des trois quarts de cette seigneurie sont bien cultivés, et attendu la bonté du sol, la qualité du bois de construction, et son état d'amélioration, elle ne cède à aucune de celles qui l'entourent ». L'importance commerciale et industrielle de la région de l'Assomption est indéniable. Les marchands et artisans se comptent par dizaines. De nombreux entrepôts et de vastes magasins pour le blé s'y trouvent. C'est l'un des principaux lieux de négoce au Québec. Pour répondre aux demandes extérieures (Grande-Bretagne, Antilles), commerciales (Compagnie de traite de fourrure, chantiers forestiers de l'Outaouais) et locales, d'autres moulins sont construits.

De leur côté, en plus de travailler à leur ferme, les femmes du Grand Saint-Jacques se distinguent en se spécialisant dans un nouvel art domestique, soit celui de la confection de ceintures fléchées. Élément propre au costume traditionnel des Canadiens français à partir du dernier quart du 18e siècle, la ceinture fléchée procure un soutien du dos apprécié des voyageurs-canoteurs. La ceinture dite de L'Assomption, aux motifs éclairs et flammes, est la plus populaire. Une autre porte le nom d'« Acadienne ». Le marchand Laurent Leroux, celui qui a hébergé des familles acadiennes à L'Assomption, détient le monopole des ceintures utilisées par la *North West Compagny* pour la traite. Vers 1830, Salomon Bélanger s'établit au Ruisseau Saint-Georges et devient l'agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Après son décès en 1863, l'agence passe aux mains de Joseph Dugas (arrière-petit-fils de Claude). Ce commerce est prospère jusque vers la fin du 19e siècle. Vouée à disparaître au début du 20e siècle, la technique est documentée et enseignée par quelques artisanes, dont Élisabeth Mireault et Marie Gaudet.

**L'élite acadienne**

Intégrés à la vie paroissiale, les Acadiens de Saint-Jacques occupent certains rôles clés au sein des institutions de pouvoir public qui régissent la vie de leur communauté. Les terres sont défrichées, les transports et communications doivent être facilités. La population est en constante croissance. Les terres concédées sont situées de plus en plus loin. À partir de 1794, un contingent de familles acadiennes s'installe le long de la rivière Ouareau. Lacouareau,

la future paroisse de Saint-Liguori prend forme. En 1817, un moulin à scie est construit à Montcalm (Saint-Liguori), le long de la rivière Rouge, par trois hommes influents, Firmin et Isaac Dugas ainsi que Pierre Richard. Les meuniers de l'Achigan ont de la relève; Firmin est le petit-fils de Claude tandis qu'Isaac est celui de Joseph (à Abraham). Cinq ans plus tard, Firmin construit également un moulin à farine. Entre-temps, les Sulpiciens font ériger, en 1819, un moulin banal sur les bords de la rivière Ouareau. Un pont y est construit. Le noyau villageois de Saint-Liguori prendra forme autour de ces installations. Attirés par la qualité des forêts et prairies environnantes, les Brault, Bourgeois, Leblanc et Richard exploiteront également des moulins dans le secteur. Au moment de la fondation de la municipalité, en 1855, cinq moulins à scie, trois à farine et un à carde sont en fonction.

*Croix de chemin érigée pour commémorer la première messe célébrée chez Charles Forest par l'abbé Jacques Degeay, en juin 1772. Le 5 septembre 1920, on bonifie la croix avec un monument commémoratif afin de rappeler cet événement. Il se trouve en ligne oblique au 2145, rang du Bas-de-l'Église Nord. (Source : photographie prise par un auteur inconnu, la veille de l'inauguration du monument, le 4 septembre 1920, coll. Réjeanne Plouffe)*

Les moulins ont une fonction économique et sociale. C'est un lieu de rassemblement, d'échange et une place publique. Par leur professionnalisme, leur bonne conduite civile et leurs rôles dans les affaires sociales et économiques, les meuniers cumulent les charges publiques. Les nombreux liens que les meuniers acadiens tissent avec les représentants du pouvoir local et régional permettent leur ascension sociale sur plusieurs générations. Ainsi, les Acadiens se sont facilement intégrés dans la région.

Sur le plan de la justice, divers postes publics contribuent à maintenir l'ordre. L'un des plus prestigieux est celui de capitaine de milice, car il assure la liaison entre l'administration locale et le gouvernement. En plus d'être chef de guerre en période de crise, le capitaine s'assure du respect des règlements municipaux et veille au bon déroulement des travaux publics. Les fonctions d'un individu à l'intérieur de la milice dépendent de la reconnaissance sociale dans son milieu. En Acadie, la milice était réservée aux citoyens britanniques. Les Acadiens en étaient exclus. L'Acte de Québec viendra redéfinir le tout en leur faveur. L'honneur d'être nommé capitaine de milice revient à tour de rôle aux familles Poirier, Dupuis, Dugas, Leblanc et Forest. Hommes d'influence, les Joseph Bourgois (1827), Julien Poirier (1847) et Isaac Dugas (1847) se distinguent en ayant même un bataillon sous leurs ordres à titre de major. Cependant, c'est Firmin dit Philémon Dugas qui atteint le plus haut grade en étant nommé lieutenant-colonel (1863).

Enfin, le développement de la paroisse entraîne la mise en place d'installations socioculturelles; églises et écoles doivent être bâties et gérées. Ces projets sont pris en charge par les syndics paroissiaux, les syndics scolaires et les marguilliers. Les patronymes acadiens sont nombreux dans ces comités. Les domaines éducationnels et religieux sont prisés. Uniquement à Saint-Jacques, sept instituteurs sont déjà en service en 1831. De cet intérêt résulte un grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses. De cette paroisse sont originaires 134 prêtres, 324 religieuses, 35 religieux-frères15. Dans la seconde moitié du 19e siècle, la majeure partie des sœurs de Sainte-Anne sont d'origine acadienne. Elles fonderont plusieurs couvents aux États-Unis et au Canada.

Les temps changent. Le régime seigneurial est aboli au Québec en 1854. Il est remplacé par le régime municipal. C'est au cours de cette période de transition que plusieurs paroisses sont créées à même une partie du territoire de Saint-Jacques : Sainte-Julienne (1848, 1855), Saint-Alexis (1851), Saint-Liguori (1852) L'Épiphanie (1853, 1854), Sainte-Marie-Salomé (1888) et Crabtree (1921). Le conseil municipal en vient progressivement à remplacer notamment la fabrique et le corps des officiers de milice comme première institution communautaire. Malgré ce changement de type de gouvernance, nombreux sont les hommes influents qui réussissent à être élus. La confiance des citoyens envers les patronymes d'origine acadienne dépasse les limites de la paroisse. Plus d'un sera élu député[16]. Les familles Martin et Dugas sont dignement représentées par quatre des leurs.

**Coopération**

La région du Grand Saint-Jacques est réputée pour ses ceintures fléchées, mais également pour ses produits de l'érable et son tabac à cigare et à pipe. Cette expertise est le fruit d'un savoir-faire qui a été développé localement. En 1864, François-Louis Guenand, qui est médecin à Saint-Jacques, ouvre le bal en écrivant deux articles sur le tabac. Cultivant cette plante pour le plaisir, il remporte tout de même plusieurs prix, dont un, à l'Exposition universelle de Paris, en 1867. Marchant dans ses pas, Médéric Foucher décide de se lancer dans la culture industrielle

du tabac. Depuis une centaine d'années, plusieurs Acadiens de la région en cultivent avec des semences rapportées de la Nouvelle-Angleterre. La Guerre de Sécession provoque une flambée des prix. Foucher veut développer ce marché au Canada, et ce, en profitant de l'expertise des Acadiens.

Avec son beau-frère, Joseph-Odilon Dupuis (frère de Nazaire, tous deux fondateurs du magasin à rayons Dupuis frères), Foucher met sur pied des manufactures de tabac. Ce commerce s'avère rentable pour la région. Dans les années 1920–1930, neuf entreprises de ce genre sont en exploitation. Plusieurs d'entre elles sont fondées sur les principes de l'entraide et de la coopération. Jusqu'en 1911, le Québec est le plus gros producteur de tabac au Canada. Foucher et Dupuis sont les pères de la grande culture du tabac au Canada. Aujourd'hui encore, malgré l'abandon de cette production au cours des années 1990, les séchoirs à tabac font partie intégrante du paysage.

Solidaires, les citoyens de la Nouvelle-Acadie (Saint-Alexis, Sainte-Marie-Salomé, Saint-Jacques et Saint-Liguori) sont nombreux à adhérer aux principes du mouvement coopératif. Dans le Bas-du-Ruisseau-Vacher (Sainte-Marie-Salomé-de-Port-Royal), la deuxième beurrerie du Québec y est fondée en 1883. En 1919, c'est la seconde Caisse Desjardins du comté de Joliette qui y est mise en service. Les villages environnants suivront le pas. Pendant ce temps, à Saint-Alexis, une « Mutuelle contre le feu, la foudre et le vent » est créée en 1905. Elle est à l'origine de l'une des plus importantes compagnies d'assurances, Promutuel Lanaudière. D'autres coopératives suivront, particulièrement dans le secteur agricole. C'est ainsi que la région devient au 20e siècle l'un des principaux centres coopératifs du Québec.

**Le legs acadien**

Saint-Jacques verra naître en 1883 le poète Marcel Dugas. Cet homme de lettres est considéré comme l'un des pionniers de la critique au Canada français. Dans sa nouvelle, Adélaïde Lanoue, il raconte comment, dans son jeune temps, il aimait jouer dans les ceintures fléchées entreposées dans le magasin général de son grand-père Joseph Dugas. Issu de la même municipalité, le juge Ludger-Urgel Fontaine dit Beaulieu semble être l'un des premiers à écrire sur la situation des Acadiens. En 1866, il publie Les Acadiens du district de Joliette. Huit ans plus tard, son frère, Joseph-Octave Fontaine, anime à l'Institut canadien de Québec une causerie intitulée La corvée des fileuses (scène acadienne). L.-U. Fontaine publie finalement en 1885 Voyage du sieur de Diéreville en Acadie. Il associe à cette réédition certains de ses écrits, tels que Rapport sur les Acadiens de la province de Québec (1880) et La succession Leblanc.

Plusieurs Lanaudois d'origine acadienne ont participé à la création du Québec contemporain. Louis Cyr, l'homme le plus fort au monde, a ouvert la voie. Les historiens Alphonse-Charles Dugas, Guy Courteau[17] et François Lanoue ont ravivé la fierté acadienne. À la lumière des générations précédentes, l'administrateur Yvan Forest a fait une brillante carrière dans le mouvement coopératif tandis que Germain Brisson a été un professeur émérite en agriculture et alimentation[18]. Finalement, c'est en mémoire de celle qui a été secrétaire générale de l'Union Catholique des Fermières, Marie Dupuis, que l'on a nommé le Centre de femmes de Joliette, en sont de dignes représentants. Le plus influent d'entre eux demeure celui qui a été le premier ministre du Québec de 2001 à 2003, M. Bernard Landry.

Encore de nos jours, nombreux sont les résidents de la région de Lanaudière, plus particulièrement de la Nouvelle-Acadie, qui soulignent fièrement leurs origines acadiennes[19]. Les legs sont nombreux. Le patrimoine vivant est mis à l'honneur. Marc Brien (descendant des Fontaine), de Sainte-Marie-Salomé, a été l'un des principaux porteurs de traditions. Il a grandement contribué à la diffusion et à la conservation du patrimoine musical québécois et acadien. C'est grâce à des personnes de sa trempe que les groupes de musique traditionnelle (La Volée d'Castors, Belzébuth, La famille Cantin et La Cantinière) y sont plus nombreux que partout ailleurs dans la province. Cet art est le résultat d'une rencontre entre un peuple de chanteurs, les Acadiens, et un de musiciens, les Irlandais.

Parallèlement, l'organisme Les Petits Pas Jacadiens a pour mission de valoriser, transmettre, promouvoir et diffuser la danse traditionnelle. Dans les environs, il est commun d'entendre des mots issus de l'ancien pays acadien et prononcés à sa manière. Philippe Jetté s'est intéressé à ce sujet. Il a publié un article portant sur les surnoms en Nouvelle-Acadie. Ce médiateur du patrimoine vivant, collecteur de mémoire et musicien traditionnel se retrouve aux côtés d'Andrée Mireault Foster dans un documentaire de Phil Comeau : Les Acadiens du Québec : Lanaudière, mémoire vivante de l'Acadie

*Pour honorer la mémoire des Acadiens fondateurs de Saint-Ligori, un mémorial, nommé « Le bateau-ancre », est inauguré le 18 novembre 2012, en présence des élus et de nombreux citoyens.*
*(Source : Jean-Philippe Gaudet, coll. Festival acadien de la Nouvelle-Acadie, 2013)*

Fière et dynamique, la communauté acadienne est bien vivante dans la région de Lanaudière. Épicentre de l'immigration acadienne au Québec, ce territoire a été la terre d'accueil de près de 15 % de ceux-ci. Il est le plus important à cet égard si l'on fait fi des régions qui sont frontalières aux provinces atlantiques. La Nouvelle-Acadie est l'une des régions acadiennes qui a le mieux préservé le métier d'agriculteur. Les maîtres-meuniers, les artisanes de la ceinture fléchée et les producteurs de tabac ont été porteurs de ce savoir-faire. Empreinte d'un esprit de solidarité hors du commun, la communauté acadienne a participé au développement social, en instaurant et régissant paroisses, écoles et municipalités. D'un point de vue culturel, l'Acadie est demeurée vivante au travers de sa langue, ses chants, sa musique et ses écrits. Finalement, par la promotion des principes coopératifs, elle a permis le développement économique de la Nouvelle-Acadie, mais également du Québec. La richesse de son héritage est immense. Conscients de sa valeur, ils sont de plus en plus nombreux à le préserver et à le mettre en valeur, et ce, pour le plus grand bonheur de tous.

**Notes**

1 Selon l'historien Christian ROY, dans COMMISSION DES FÊTES DU 250e. Histoire de l'Assomption. [L'Assomption, Québec]. La Commission des fêtes du 250e, 1967, p.467-470., c'est en 1759 que les premiers Acadiens seraient arrivés à L'Assomption. Dans Lagacé, Marie-Thérèse. Familles acadiennes de l'Assomption et de Saint-Jacques-de-la-Nouvelle-Acadie 1760-1784 : immigration et profil des migrants. 2006. Thèse de doctorat. Université de Montréal., l'année 1760 est désignée comme étant celle concordant avec leur arrivée.
2 Gazette de Québec, 15 sept. 1766. Arch. Can. 1905, Vol. II, p. 157.
3 Lagacé, op. cit., p. 30
4 Idem
5 Arsenault, Bona. Histoire des Acadiens. Les Éditions Fides, 2004, p. 268.
6 Dugas, Alphonse-Charles. La Nouvelle-Acadie et messire Jean Bro, 1743-1824, second prêtre acadien et premier curé de Saint-Jacques de l'Achigan. Joliette, Édition privée, 2012, p. 51. En ligne : http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/bs2242712
7 Lagacé, M-T. op. cit.
8 Lagacé, M-T, op. cit., p. III, p. 105
9 Lagacé, M-T, op. cit., p. 110
10 Gadoury, Nancy, «L'encadrement du mouvement de colonisation dans le piedmont des Laurentides dans Lanaudière de 1810 à 1880», Université du Québec à Trois-Rivières, 2004.
11 Bergeron, Josée, Vézina, Hélène, Houde, Louis, et al. La contribution des Acadiens au peuplement des régions du Québec. Cahiers québécois de démographie, 2008, vol. 37, no 1, p. 181-204.
12 Bergeron, Josée. Contribution différentielle des ancêtres d'origine acadienne au bassin génétique des populations régionales du Québec. Ste-Foy : Université Laval, 2005, p. 69
13 Bergeron, J. op. cit., p. 50
14 Dugas, Idem.
15 Lanoue, François, L'abbé Lanoue, mémoire vivante de Lanaudière, article : La famille Lanoue, 4e p., http://lanoue.connexion-lanaudiere.ca/famille/origines3.html
16 Au provincial se trouvent Julien Poirier (1827-1830), Firmin Dugas (1867-1874), Jean-Louis Martin (1861), ses fils Louis-Gustave Martin (1874-1878) et Joseph-Alcide (1890-1892), Jean-Baptiste Richard (1881-1886), Ludger Forest (1886-1890), Joseph-Alcide Dupuis (1916-1917) et Gérard Martin (1962-1966). Au fédéral sont élus Firmin Dugas (1871-1887), son fils Louis-Euclide Dugas (1891-1900), François-Octave Dugas (1900-1909). Le fils de ce dernier, soit Lucien Dugas, est député au provincial (1927-1936). Il est nommé président de l'Assemblée législative en 1936.
17 Acadien par sa mère Marie Corinne Élisabeth Dugas, fille d'Euclide Dugas et de Rose-Délima Brien.
18 Acadien par sa mère Clara Gaudet.